

Chambre 128

Du même auteur chez À vue d'œil :

Le Parfum de l'hellébore

Cathy Bonidan

Chambre 128



La citation mentionnée dans la première lettre est
d'Albert Camus (*La Chute*, © Éditions Gallimard).

© 2019 Éditions de La Martinière,

Une marque de la société EDLM

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0348-2

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

À tous les romans qu'on a lus.
À tous ceux qu'on lira encore.

Parce qu'à la manière de marchands
de sable, ils sèment dans notre
quotidien quelques mots ou
quelques phrases qui vont faire
leur route dans notre subconscient.
Et nous changer.
En toute discrétion, mais de façon
irréversible.

Ceci est une histoire vraie. Ou presque...

Lorsqu'une tranche de vie se déroule sous nos yeux et que nous en sommes le témoin involontaire, nous n'avons que très peu de pouvoir sur son devenir. Nous observons les protagonistes et nous imaginons leurs sentiments, leurs craintes, leurs espoirs.

Sans doute nous trompons-nous, parfois.

Mais il arrive aussi que l'on se sente proche de la vérité et investi d'une mission : celle de raconter, au jour le

jour, les événements que nous épions. Bien sûr, en agissant de la sorte, nous risquons d'être surpris par l'issue de l'aventure.

Et si la chute nous décevait ?

C'est une possibilité.

Alors, si vous acceptez ce risque, si vous aimez l'incertitude, lisez ces lettres, une à une, en vous soumettant au rythme paisible et hypothétique des distributions de la poste...

Seuls les lieux et les noms des personnages ont été modifiés.

de Anne-Lise Briard

*Rue des Morillons,
Paris, le 25 avril 2016*

Madame ou Monsieur,

Je vous renvoie ce paquet avec beaucoup de retard et je vous prie de m'en excuser.

En le découvrant dans la chambre 128, une autre que moi l'aurait immédiatement déposé à l'accueil de l'hôtel *Beau Rivage* ; toutefois, si vous rencontriez mes proches, ils vous diraient à quel point je peux être négligente dans la vie quotidienne. Ne prenez donc pas cet atermoiement comme un signe de mépris pour votre livre. Il n'en est rien.

Je vais même vous faire un aveu : je l'ai lu.

À peine avais-je ouvert la table de nuit située à la droite du lit double, au demeurant fort confortable, de la chambre 128 que je remerciai le ciel pour votre distraction. Voyez-vous, j'avais oublié d'emporter un roman pour accompagner ce week-end au bord de la mer d'Iroise... Incapable de m'endormir sans avoir parcouru quelques pages, je deviens une véritable peste lorsqu'on me prive de ce plaisir. Grâce à vous, mon mari n'a pas eu à subir ma mauvaise humeur.

Quoi qu'il en soit, c'est à la page 156 que j'ai trouvé, entre deux chapitres, l'adresse à laquelle je vous envoie ces pages. J'ai longtemps hésité et, à vrai dire, mon conjoint et mes enfants m'ont

freinée dans cette initiative « loufoque »
– pour reprendre le vocabulaire de ma
fille, sa seule excuse étant qu'elle a seize
ans.

Mon mari a déclaré qu'il s'agissait
là d'un ancien manuscrit refusé par les
maisons d'édition et abandonné dans un
 tiroir pour y harponner quelque lecteur
désespéré. Mon fils a renchéri, arguant
qu'un livre en aussi mauvais état et tapé
sur une ancestrale machine à écrire
devait traîner dans cet hôtel depuis « des
lustres », et que son propriétaire l'aurait
récupéré depuis « belle lurette » s'il avait
eu le moindre intérêt à ses yeux.

J'étais presque convaincue par leurs
arguments lorsque je suis arrivée à la
page 164. Là, dans la marge, figurait
cette annotation :

Qu'importe après tout ? Les mensonges ne mettent-ils pas finalement sur la voie de la vérité ? Et mes histoires, vraies ou fausses, ne tendent-elles pas toutes à la même fin, n'ont-elles pas le même sens ? Alors qu'importe qu'elles soient vraies ou fausses si, dans les deux cas, elles sont significatives de ce que j'ai été et de ce que je suis. On voit parfois plus clair dans celui qui ment que dans celui qui dit vrai.

Quelle surprise de tomber sur cet extrait ! Je croisais par hasard le chemin d'un auteur anonyme et je découvrais qu'il était aussi un admirateur de l'écrivain que je place au-dessus de tous les autres. En lui volant ces quelques phrases, vous renforciez l'ambiguïté de votre texte. Alors que je me demandais depuis cent

soixante-quatre pages si je lisais une fiction ou un récit de vie, vous m'adressiez en aparté une réponse de Normand...

Et puis j'ai découvert les poèmes de la dernière page, ajoutés au crayon à papier, d'une écriture penchée et couverte de traces de gomme prouvant qu'on avait visé les mots justes. Laissez-moi vous dire qu'ils le sont. Car en vous lisant, j'ai ressenti ce léger frisson que l'on éprouve lorsque des vers ne semblent avoir été créés que pour nous.

C'est à ce moment, je pense, que j'ai décidé de faire fi de tous les conseils de ma famille et de renvoyer ce livre, sans savoir si je le destinais à une femme, un homme, un adolescent ou un vieillard traînant ce manuscrit d'hôtel en hôtel, comme certains croyants se préservent

du ciel en emportant une bible où qu'ils aillent.

La seule façon d'obtenir une réponse était de confier ce colis aux services de la poste, en espérant qu'un facteur inventif aurait la chance de vous débusquer au bout du voyage (n'ayant jamais expédié de paquet nanti d'une adresse sans destinataire, je compte sur la curiosité amusée d'un employé sous-payé pour m'assister dans cette restitution).

Si vous avez la gentillesse d'en accuser réception, vous trouverez mes coordonnées au dos de l'enveloppe.

En vous remerciant pour l'agréable lecture que vous m'avez fournie, même involontairement,

Bien à vous,
Anne-Lise Briard

de Sylvestre Fahmer
à Anne-Lise Briard

*Les Chayets,
Lainville-en-Vexin, le 2 mai 2016*

Je viens de vous lire pour la dixième fois... Que dire pour que vous compreniez ? Ce manuscrit... ce serait tellement long à expliquer. Et votre lettre... rédigée à la main et pour moi seul, réveillant le souvenir de celles que je recevais enfant lorsque je séjournais en colonie de vacances. Ma mère avait elle aussi ce style penché et empressé, comme si elle tentait d'en raconter le plus possible avant l'heure de passage du facteur. Elle adorait écrire et n'en avait que peu l'occasion. Mon départ lui servait donc d'excuse pour s'adonner à cette activité